

Élyse Guay
Université du Québec à Montréal

Julien Benda contre la littérature pure

Car moi, caméléon changement infiltration aux attitudes commodes — opinions multicolores pour toute occasion, dimension et prix — je fais le contraire de ce que je propose aux autres¹.

Tristan Tzara
Littérature

Si la France du XX^e siècle a connu l'essor, sous de multiples formes et configurations, d'une littérature engagée, elle fut également la scène de vives polémiques qui ont créé à leur tour des lieux de résistance, non seulement à droite et à l'extrême droite, du côté des conservateurs et des traditionalistes, mais parmi la gauche intellectuelle. Né en 1867, de la même génération que Gide, Claudel, Valéry et Proust, essayiste, romancier, philosophe humaniste aux aspirations politiques changeantes, Julien Benda s'imposa d'abord comme un dreyfusard, prenant position aux côtés de Lucien Herr, de Charles Péguy et de Félix

1. Tristan Tzara, *Littérature*, n° 13, mai 1920, p. 3.

Fénéon à *La Revue blanche*². Dans les années 1930, à la suite de la parution d'essais décapants, les spécialistes de la littérature française et de l'histoire intellectuelle en sont plutôt venus à considérer Benda comme un réactionnaire, pamphlétaire aguerri et critique virulent, en quelque sorte engagé contre l'engagement des intellectuels. Les récents travaux d'Antoine Compagnon invitent à revisiter la trajectoire ambiguë de plusieurs hommes d'idées dans la France des XIX^e et XX^e siècles. Dans *Les Antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Compagnon formule l'hypothèse que ces écrivains (Lacordaire, Léon Bloy, Péguy, Julien Gracq, ou encore Roland Barthes), intempestifs et inactuels, « antimodernes », incarnent l'envers des modernes, une posture nécessaire à l'avènement de la modernité en France³.

Comment peut-on illustrer le positionnement de ces écrivains français, des « modernes qui le furent à contrecœur⁴ », et, plus précisément, celui du polémiste Julien Benda, quelques années avant que Jean-Paul Sartre élabore sa théorie de l'engagement? D'orientation sociologique, notre analyse cherchera à rendre plus claires les tensions qui animent les rapports entre les intellectuels en France pendant l'après-guerre en décrivant la position marginale occupée par Benda. Notre attention se portera sur l'ultime et dernière vocifération de l'écrivain, le point d'orgue de sa pensée, l'essai *La France byzantine ou le triomphe de la littérature pure. Mallarmé, Gide, Valéry, Alain, Giraudoux, Suarès, les Surréalistes. Essai d'une psychologie originelle du littéraire*⁵, publié en 1945. Nous examinerons ce vibrant réquisitoire,

2. L'article signé Benda, « Notes d'un byzantin », parut dans *La Revue Blanche*, n° 133, 9^e année, 15 décembre 1898. Voir Christophe Charle, « Champ littéraire et champ du pouvoir. Les écrivains et l'Affaire Dreyfus », *Annales, Économie, sociétés, civilisations*, vol. 32, n° 2, 1977, p. 244.

3. Antoine Compagnon, *Les Antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 2005, p. 14.

4. *Ibid.*, p. 7.

5. Julien Benda, *La France byzantine ou le triomphe de la littérature pure. Mallarmé, Gide, Valéry, Alain, Giraudoux, Suarès, les surréalistes. Essai d'une psychologie originelle du littéraire*, Paris, Union générale d'édition, coll. « 10/18 », 1970 [1945], 318 p. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *FB*.

énoncé du point de vue du clerc contre l'édification d'une littérature sans idée, ayant pour moteur les rouages de l'inconscient, par le biais d'une analyse rhétorique centrée sur sa dimension combative. Enfin, il s'agira de décortiquer les idées que propose Benda en les comparant à certains passages de *Qu'est-ce que la littérature?*⁶ qui illustrent la doctrine sartrienne de l'engagement.

Trajectoire d'un soi-disant clerc

Pendant l'entre-deux-guerres, Julien Benda prend position du côté des antifascistes à l'occasion de quelques pétitions⁷. Par conséquent, il est rapidement taxé, par ses adversaires, de clerc engagé. C'est pourtant lui qui condamnait la soumission des intellectuels aux querelles partisans dans *La trahison des clercs*⁸, en les accusant de s'être détournés de leur vocation, liée au respect des valeurs universelles, au profit d'intérêts partisans. Or, par une série de billets de 1933 à 1940, dans la rubrique « L'air du mois » à la *NRF*, Benda prend part au jeu des passions politiques, non en faveur d'un égoïsme de classe, de parti ou de nation, mais pour contrer la menace nazie. Fortement engagés, les textes de Benda en viennent à occuper une place prépondérante à la

6. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1964 [1947], 374 p. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *QL*.

7. Sirinelli pointe quatre moments où Benda, bien après sa prise de position du côté des dreyfusards dans la première moitié du siècle, se mobilise sous prétexte de défendre des principes éternels : il fait partie des cent-quatre-vingt-six intellectuels signataires du *Manifeste contre les excès du nationalisme, pour l'Europe et pour l'entente franco-allemande*, publié le 18 janvier 1931 dans l'hebdomadaire *Notre Temps* de Jean Luchaire et il signe, aux côtés de clercs de la gauche non communiste, la pétition du 10 février 1934 dans *Le Populaire*, un journal socialiste. Benda adhère en outre à « l'appel à la lutte » en cosignant deux pétitions dans *Commune*, l'organe de l'Association des écrivains et des artistes révolutionnaires (AEAR) : « Aux travailleurs » et la « Déclaration des intellectuels républicains au sujet des événements d'Espagne », publiées respectivement dans les numéros de mars-avril 1934 et décembre 1936 (Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Gallimard, Paris, 1990, p. 108, p. 138, p. 144 et p. 167).

8. Julien Benda, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers Rouges », 2003 [1927], 334 p. Ce titre, un des plus célèbres de l'entre-deux-guerres, fut aussi publié dans la *NRF* entre août et novembre 1927.

NRF de l'entre-deux-guerres, où il développe un discours antifasciste. Bien qu'elle témoigne d'une tendance belliciste, sa pensée s'appuie sur un idéalisme républicain se portant à la défense de la démocratie. En 1935, dans « L'air du mois. L'écrivain et la politique », il répond aux critiques qui fusent de toutes parts pour dénoncer son implication dans les débats sociaux :

Ayant récemment signé un manifeste dit de gauche, j'ai été accusé de manquer à cette éternité que j'exige du clerc. Je réponds que j'ai signé ce manifeste parce qu'il me semblait défendre des principes éternels [...]. Je tiens que je suis dans mon rôle de clerc en défendant une mystique, non en faisant de la politique. [...] Je réponds que la mystique de gauche est recevable pour un clerc⁹.

Benda s'oppose ici aux valeurs que les « docteurs fascistes, communistes, monarchistes [...] prétendent soutenir au nom de leurs principes¹⁰ ». Selon l'écrivain, cet assujettissement politique au quotidien équivaut, tout à l'opposé de la doctrine sartrienne, à la suppression de la liberté individuelle. Prônant une mystique, une doctrine « spirituelle » de l'engagement, le clerc justifie ses actions au nom de la vérité et de la justice qui sont menacées. Dans les circonstances que l'on connaît, il se positionne comme l'un des critiques les plus lucides du nazisme montant en France. Par cette tribune, Benda alimente la polémique sur la mission publique de l'intellectuel et donne l'impression d'être une victime propitiatoire de ce tiraillement entre l'homme de parti et le clerc contemplatif. Tout comme le souligne Compagnon, les « lecteurs [de Benda] pouvaient à bon droit s'interroger sur la vraie nature du

9. Julien Benda, « L'air du mois. L'écrivain et la politique », *NRF*, janvier 1935, n° 256, p. 170-171.

10. Julien Benda, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1946 [1927], nouvelle préface à l'œuvre par l'auteur, [en ligne], http://classiques.uqac.ca/classiques/benda_julien/trahison_des_clercs/trahison_des_clercs_preface_1946.html (page consultée le 17 décembre 2012). Il faut souligner ici le paradoxe qui caractérise les dernières prises de position de Benda : épurateur entêté après la Libération, puis compagnon de route du Parti Communiste Français, il succombe à la tentation qu'il réprimait si sauvagement dans l'entre-deux-guerres, adhérant lui aussi à un système qui supprime la liberté de l'individu, pour reprendre son expression (Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 354).

clerc, désormais descendu dans l'arène pour secourir la civilisation, la démocratie et la République¹¹ ». Relancé de plus belle avec la présentation des *Temps modernes* en 1945 et les fragments de *Qu'est-ce que la littérature?* de Jean-Paul Sartre publiés dans la même revue deux ans plus tard, ce conflit bousculera la thèse de la trahison des clercs, si ardemment défendue par Benda dans la première moitié du XX^e siècle.

À partir de 1936, Benda, presque septuagénaire, commence à faire paraître ses mémoires (*La jeunesse d'un clerc*¹², *Un régulier dans le siècle*¹³ et, plus tard, *Exercice d'un enterré vif*¹⁴). Dans *La Guerre des écrivains*, Gisèle Sapiro insiste sur le retranchement de Benda dès 1940, qui « se retrouve proscrit sous l'Occupation du fait de ses origines juives, isolé et reclus dans sa retraite de Carcassonne tandis que sa demeure parisienne est pillée par les Allemands¹⁵ ». Pendant cet exil forcé, il fait paraître *La grande épreuve des démocraties* à New York en 1942, puis à Paris en 1945¹⁶. En plus d'emprunter un pseudonyme, Comminges, pour écrire aux éditions de Minuit clandestines¹⁷, Benda trouve l'énergie pour écrire *La France byzantine*. Recueil d'attaques dirigées contre « une littérature pure, alexandrine, attentive à sa seule forme, à son *brillant*¹⁸ », l'essai publié en 1945 chez Gallimard donne à voir un Benda intraitable et moqueur. Réitérant un préjugé éternel contre le changement, il exprime un profond désaccord avec le

11. Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 325.

12. Julien Benda, *La jeunesse d'un clerc*, Paris, Gallimard, 1936, 221 p.

13. Julien Benda, *Un régulier dans le siècle*, Paris, Gallimard, 1938, 253 p.

14. Julien Benda, *Exercice d'un enterré vif. Juin 1940 - août 1944*, Paris, Gallimard, 1946, 174 p.

15. Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Arthème Fayard, 1999, p. 540.

16. Julien Benda, *La grande épreuve des démocraties : essai sur les principes démocratiques : leur nature, leur histoire, leur valeur philosophique*, New York, Editions de la Maison Française, 1942, Paris, Le Sagittaire, 1945.

17. Gérard Malkassian, « Julien Benda sous l'Occupation : la démocratie à l'épreuve », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 3, tome 127, 2002, p. 338.

18. Patrick Guay, « Julien Benda », *Nuit blanche*, n° 104, 2006, p. 65.

programme esthétique des avant-gardes françaises et critique quelques figures marquantes du XX^e siècle, des écrivains qui n'entretiennent pas tous le même rapport à la littérature. À peine cinq ans plus tard, Benda retourne à Paris, où il « repr[end] de plus belle son rôle de réactionnaire de gauche, ou même d'antimoderne d'extrême gauche¹⁹ », avec véhémence et pugnacité. Or la situation du champ littéraire français est bien différente après la Libération.

Pamphlets travestis en essais cognitifs

Dans l'avant-propos de *La France byzantine*, intitulé « De l'effort de juger notre temps comme s'il n'était pas le nôtre » (FB, p. 7), Julien Benda, adopte une posture qui n'est pas sans rappeler celle que Marc Angenot associe aux « essais distancés et "cognitifs"²⁰ ». Dans *La parole pamphlétaire*, Angenot soutient que l'énonciateur de ce type d'essai s'efface délibérément pour manifester sa légitimité. Animé par une conviction de « for intérieur » et par le souci d'être objectif, il se cantonne derrière une conceptualisation achevée d'un monde et sa parole se déploie en conformité avec cette réalité. Arbitre d'une joute qu'il regarde d'en haut, Benda ambitionne de dresser un portrait de la littérature contemporaine avec impartialité. Or se dissimule derrière ce mandat une intention inavouée qui ne parvient pas à masquer les non-dits, oblitérant le discours universel et neutre. Des marques linguistiques renvoient à la subjectivité de Benda et montrent qu'il s'engage plutôt du côté du pamphlet. Loin d'user d'une rhétorique du constat, opérée sans conflits et sans ruptures, l'écrivain dénonce l'Imposture, faisant advenir une Vérité qui n'a que sa voix pour exister. Grognon, « scrogneugneux²¹ », pour utiliser l'expression taquine de Compagnon, accusant à tort ou à raison une faction d'écrivains triomphants, Benda fait de l'enthymème — « un énoncé qui, portant sur un sujet quelconque, pose un jugement²² »

19. Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 352.

20. Marc Angenot, *La parole pamphlétaire, contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, coll. « Langages et sociétés », 1982, p. 49.

21. Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 7.

22. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 31.

— un phénomène qui relève non plus de l’observation, mais bien de l’acte performatif. Il entend transformer le réel auquel se réfère son discours et intime le lecteur d’accepter une proposition dont il se fait garant : l’ensemble du personnel littéraire français, à quelques exemptions près, se frotte de trop près au purisme artistique.

Dans *La France byzantine*, l’écrivain durcit son discours sur la littérature et la société françaises en réitérant les propositions de *Belphégor*²³. Publié en 1918, ce pamphlet, aux allures d’essai rationaliste et aux idées déjà fort radicales pour son temps, est un réquisitoire qui esquinte Claudel, Gide, Barrés, Colette, Maeterlinck, Suarès et Romain Rolland. Benda examine l’avènement d’une littérature anti-intellectualiste en alléguant que ces écrivains, purs descendants de la philosophie bergsonienne, ne traduisent que des sensations et des émotions « où s’évanouit toute activité intellectuelle²⁴ ». Ces « littérateurs » laissent de côté le travail intellectuel, au sens quasi platonicien de *l’intelligible*, qui est primordial selon l’intransigeante logique de Benda. Il ira jusqu’à dire que Mallarmé et ses émules littéraires, « dans une manifeste prétention de jouissance réfléchie et d’élégant “dilettantisme”²⁵ », s’adonnent à un culte du moi, une « furie d’éprouver de l’émoi par la peinture de l’âme humaine²⁶ ».

Le portrait type du byzantin

Construit sur un mode antithétique permettant « l’économie d’une démonstration²⁷ », le pamphlet représente en outre un espace fortement polarisé. Dans le chapitre « Textes de Valéry. Équivoque sur “l’intellectualisme” de cet écrivain » (*FB*, p. 154-162), Benda institue, dans le champ imaginaire des antagonismes sociaux, une image assez

23. Julien Benda, *Belphégor : essai sur l’esthétique de la présente société française*, Paris, Emile-Paul frères, 1947 [1918], 270 p.

24. *Ibid.*, p. 10.

25. *Ibid.*, p. 105.

26. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 107.

27. *Ibid.*, p. 117.

nette de son principal adversaire. Il faut rappeler que la publication de *La France byzantine*, en octobre 1945, survient quelques mois après la mort de Paul Valéry, en juillet de la même année. Dans la solitude forcée à Carcassonne, sous la menace constante d'une arrestation, Benda forge une rude critique de l'auteur de *Regards sur le monde actuel*²⁸. Il s'insurge contre la figure du moderne par excellence, héritier de la grande littérature bourgeoise du XIX^e siècle. Aux yeux du libelliste, Valéry est un « faux » penseur qui perpétue le « règne des pensées détachées, indépendantes les unes des autres. » (*FB*, p. 100) Il lui reproche de construire des réflexions sans enchaînement logique ni cohérence interne. Ne jurant que par la « discontinuité intellectuelle », l'hermétisme valérien, comme Benda le conçoit, souffre de « l'absence presque totale de la pensée par raisonnement » (*FB*, p. 100). Manque de rigueur ou camouflet, Compagnon y voit, avec justesse, une utilisation détournée du langage, affirmant que

Benda est aussi un adversaire de l'intellectualisme, dont il taxe notamment Valéry, et de tout ce qui est intellectuel, au sens d'un détournement précieux et tarabiscoté de l'intelligence, d'une perversion littéraire, ou d'une trahison des idées générales de la pensée commune²⁹.

Pour l'auteur de *La trahison des clercs*, Valéry résume les traits du byzantinisme. Il écrit, non sans raillerie, et même avec dérision :

Il est curieux de voir ce pur esthétisme de Valéry, lequel s'oppose rigoureusement à l'intellectualisme en ce qu'il fait profession d'ignorer l'expérience aussi bien que la logique pour ne reconnaître que la beauté, être salué d'intellectualisme, non seulement par le vulgaire, mais par des philosophes, qu'on aurait crus plus avertis du sens des mots (*FB*, p. 157).

À l'évidence, Benda ne voit en Valéry qu'un écrivain qui invente un langage sibyllin pour étancher sa « soif de l'obscur » (*FB*, p. 118).

28. Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988 [1931], 305 p.

29. Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 351.

Dans la première partie de *La France byzantine*, au beau milieu d'une juxtaposition non moins inusitée de déclarations *incriminantes*, d'extraits choisis qui font dialoguer Rimbaud, Claudel, Proust, Gide et Valéry, Benda introduit une citation par le syntagme suivant : « Valéry *soupire* : "Le nouveau, qui est cependant le périssable par essence, est pour nous une qualité si éminente que son absence nous corrompt toutes les autres et que sa présence nous les remplace." » (*FB*, p. 76 [nous soulignons]) À travers cet extrait de *Regards sur le monde actuel*, Benda, misonéiste, accuse Valéry de ne vouloir correspondre qu'au temps présent. Il déforme sa pensée et la réduit à l'émotion de la nouveauté.

Avec une prise de distance hautaine et condescendante, prenant le contre-pied de l'admirateur laudatif, Benda en vient à dénier toute valeur à l'œuvre de Valéry. Il critique le nom donné à la série d'essais qui révèle, selon lui, l'incohérence générale des réflexions de Valéry : « il est instructif de voir cet auteur donner à ses essais le titre insignifiant de *Variété*, cynique aveu de tout refus de leur chercher une épine dorsale. » (*FB*, p. 111) La destruction jubilatoire de la pensée valéryenne se décline de façon plus insidieuse dans l'extrait suivant :

des dialogues comme *Eupalinos* ou *L'âme et la danse*, pour prendre ses ouvrages le plus *prétendument* idéologiques, consistant en des mosaïques de thèmes proposés, parfois fort séduisants, mais dont *aucun* n'est soutenu, qui ne sont liés entre eux par aucune nécessité (ils pourraient se succéder *indéfiniment*), et que *ne* se subordonne *aucune* idée souveraine (*FB*, p. 110 [nous soulignons]).

Visant à *ironiser* le discours de l'adversaire pour mieux le réfuter, ces modalisateurs prennent ici la forme d'adverbes chargés d'intensités affectives et d'éléments de négation. De là aussi une présence plus grande du *pathos* dans les propos du pamphlétaire. Benda caricature son adversaire, soutenant que « le docteur ici en cause prêche d'exemple » (*FB*, p. 110), par son « éloge de la pensée inorganique » (*FB*, p. 111).

De la fabrique des regroupements : réunions hétéroclites d'écrivains

En prenant part à la dénonciation du « mallarméisme », devenue une doxa de la modernité, Julien Benda met en scène les misères temporelles des Belles Lettres; il effectue une lecture manichéenne de son époque, en plus de faire la *généalogie* d'un passé immuable. Comme le souligne Angenot, « le pamphlet se développe dans le climat débilisant d'une idéologie en voie de "déstabilisation" », en même temps « nostalgique d'une prétendue homogénéité perdue du texte social³⁰ ». Benda procède par disjonctions, tantôt il critique *ad nauseam* les avant-gardes parisiennes, tantôt il revendique une filiation avec une communauté d'une ambiguïté spectaculaire qui oscille entre philosophie et littérature. Il fonde une lignée d'intellectuels (Kant, Montesquieu, Rousseau, Descartes, Buffon, Mme de Staël, Taine, Sainte-Beuve, Renan et Sorel), héritière de l'esprit des Lumières, animée par un désir de questionner l'universel et de s'arrimer aux valeurs telles que la Justice et la Vérité au nom de la Raison, une mission à laquelle il ne dérogera jamais. Se faisant le défenseur du classicisme, Benda renouvelle son procès contre les modernes en reprenant le même argumentaire. Il garde une ligne fixe : la dénonciation des avant-gardes littéraires au nom des valeurs authentiques et du rationalisme.

Si Benda décrit longuement la littérature moderne, son explication se fait courte. Cherchant à maximaliser son champ d'intervention, Benda use de l'amalgame, « une forme de terrorisme intellectuel³¹ », en regroupant de façon abusive des écrivains tels que Mallarmé, Proust, Tzara, Breton, Gide, Paulhan, Céline, Alain, Valéry, Giraudoux, Suarès. Pour Benda, qui « prétend secouer l'ataraxie d'un système établi³² », le phénomène de la littérature « pure » n'est pas le propre d'« une chapelle, mais de toute l'actuelle société française en tant que capable d'un tel

30. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 44.

31. *Ibid.*, p. 127.

32. *Ibid.*, p. 42.

concept; voire la société du monde entier, en tant qu'elle prend de la France ses mots d'ordre littéraires » (*FB*, p. 166).

Benda évoque plus précisément une myriade d'écrivains décadents, avec Verlaine comme chef de file, responsables, à partir de la fin du XIX^e siècle, de la dérive de la littérature française, en raison de leur volonté qu'elle « repousse l'idée nette, aux contours arrêtés, qu'elle s'abstienne de toute pensée fixée » (*FB*, p. 16). Il signale l'obscurité de leur propos, leur pur esthétisme et leur souci absolu de la forme, tout à l'opposé d'une pensée rationnelle, logique et organisée.

Enfin, à partir de 1880, avec les symbolistes et leurs hoirs, la littérature adopte une rigueur de position qu'on ne lui avait jamais vue : elle proclame la volonté formelle de proscrire l'idée nette au profit de l'idée vague, productrice d'émotion, voire de l'absence d'idée et du pur sensitif (*Art poétique* de Verlaine; *Romances sans paroles*); de dire les choses non sans leur prétendue objectivité, mais dans la déformation qu'en fait l'œil qui le regarde; non sous des caractères généraux, mais dans leur inaliénable individualité; de dépriser l'universelle intelligibilité au nom d'un mode de perfection propre à quelques élus; de ne point se soucier d'aucune conformité au réel, mais de tenir pour telles que ses fictions; de ne rien énoncer d'idéologiquement substantiel, mais de seulement poursuivre une réussite verbale; bref de repousser toutes les formes de la connaissance rationnelle, dont elle s'est jusqu'à ce jour encombrée, pour ne plus consister en ce qui nous semble sa vraie nature (*FB*, p. 193).

Résolu et sans nuance, Benda englobe presque l'ensemble des écrivains modernes, les repousse en bloc, malgré leurs styles fort différents, et voue ceux-ci aux gémonies :

On peut dire qu'avec Mallarmé, Proust, Gide, Valéry (par leurs doctrines, sinon leurs œuvres), Giraudoux, Suarès, les surréalistes et leurs descendants, nous possédons cette chose qui s'est adultérée dès le début de la littérature et dont seuls peut-être les Alexandrins avaient donné l'exemple : *le pur littérateur?* (*FB*, p. 193).

La thèse de Benda peut alors tenir en une phrase : « les époques de décadences sont les vraies époques littéraires. » (*FB*, p. 182). Pour le polémiste, les poètes grecs d’Alexandrie sont les instigateurs de cette littérature « pure », remaniée habilement par les artisans modernes. Il avance, avec une certaine perspicacité, que la littérature fait face à une crise terrible : la victoire de l’anti-intellectualisme allemand et de l’intuition bergsonienne, ce qu’il nomme le « littératurisme », une « volonté du littéraire de voir constituer une activité spécifique et rompre avec les mœurs de l’intellectualisme. » (*FB*, p. 168) Ce jugement, que Benda pose avec acuité³³, trouve de nombreux échos avec l’apparition, aux alentours de 1850, d’un champ littéraire autonome³⁴, un phénomène étudié en profondeur depuis par la sociologie de Pierre Bourdieu.

L’antimoderne, prophète de malheur

Comme l’a démontré Marc Angenot, « bien des pamphlets tournent à la prophétie³⁵ » et *La France byzantine* n’y échappe pas. Le dernier chapitre s’intitule : « Avenir d’une telle conception de la littérature. — Elle peut être favorisée par les circonstances politiques. — Comment elle pourrait disparaître. » (*FB*, p. 201) Les prédictions de Benda n’annoncent pas la fin imminente de la littérature d’idées, bien qu’il cultive une nostalgie passéiste, dans la mesure où elle « existera toujours et trouvera des lecteurs. » (*FB*, p. 202) En revanche, son diagnostic pessimiste livre une vision crépusculaire de la littérature intellectuelle en France et à travers le monde :

[O]n peut prévoir la fortune de plus en plus vive auprès de cette société d’une littérature décidée à valoir surtout par le lustre de la forme, fort peu par le sérieux du fond. Le culte d’une telle littérature pourrait d’ailleurs être enforcé par les conditions politiques où va se trouver cette société, lesquelles,

33. Patrick Guay, *op. cit.*, p. 65.

34. Pierre Bourdieu, *Les règles de l’art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Point Essais », 1998 [1992], 567 p.

35. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 92.

si elles doivent être cruelles, la pousseront naturellement vers des écrits qui occuperont uniquement sa sensibilité et ne lui demanderont point de penser (*FB*, p. 201).

Cette conclusion prophétique à *La France byzantine* se termine par des attaques impétueuses contre la *NRF*. Accusé d'être un des éléments déclencheurs de « la crise du concept de littérature » (*FB*, p. 203), le périodique, selon Benda, fait la promotion du divorce de la littérature et de l'activité intellectuelle. Le polémiste martèle le même discours au gré de ses diverses aspirations universelles : le spirituel doit s'élever au-dessus du temporel. Il précise en note en bas de page :

Il faudrait, pour produire un contre-mouvement, créer un antidote à la *NRF*, c'est-à-dire un organe qui tout en étant littéraire, ignorât l'esprit de clan, la prétention d'exercer une magistrature, le ton définitif et méprisant, la volonté de n'être accessible qu'à quelques-uns, qui s'occupât de penser sainement, non étonnamment, qui parlât la langue naturelle à tous les hommes sérieux (contraire de la langue banale), non une langue systématiquement rare et tendue. Mais un tel organe serait-il classé littéraire? (*FB*, p. 203)

De manière encore plus radicale ici, Benda va jusqu'à affirmer qu'il faudrait créer « un contre-mouvement » à la revue, dernier bastion de la littérature pure³⁶. À ce propos, dans le troisième tome de ses mémoires, Benda décrit l'esprit *NRF* « tout épris de doute, de "disponibilité", d'inquiétude, fervent de pensée précieuse, de logique sibylline, d'ésotérisme verbal, méprisant de l'affirmé, du net, du rectiligne³⁷ ». Pourtant, c'est ce même organe, détenant la position dominante dans la hiérarchie interne du champ³⁸, qui a permis à Benda d'acquérir une certaine notoriété et d'asseoir sa légitimité.

36. Benoît Denis, *op. cit.*, p. 238. Dans la continuité de ces réflexions, Antoine Compagnon montre que Benda fut un des principaux artisans, dans les années 20 et 30, avec Thibaudet et Alain, d'un certain radicalisme de gauche à la *NRF* (Antoine Compagnon, « L'anti-modernisme de la *NRF* », *Romanic Review*, janvier-mars 2008, vol. 99, n^{os} 1-2, p. 30).

37. Julien Benda, *Exercice d'un enterré vif*, *op. cit.*, p. 314.

38. Anna Boschetti, *La poésie partout. Apollinaire, homme-époque (1898-1918)*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 2001, p. 130.

En 1948, une violente querelle éclate entre Paulhan et Benda, mettant au grand jour les tensions sous-jacentes et les rapports tendus entre les collaborateurs de la *NRF* pendant les années 1930. Lui reprochant d'abord de tirer sur tous les littérateurs de son époque, capable d'« envoyer au panier, avec une égale aisance, de Gide à Maurras, d'Alain à Bergson, de Giraudoux à Valéry, et de Breton à Jean-Paul Sartre, n'importe quel écrivain célèbre, ou seulement, connu aujourd'hui³⁹ », Paulhan s'attarde davantage à décortiquer patiemment dans l'œuvre de Benda « le vice le plus singulier : une contradiction constante et comme habituelle⁴⁰ ». L'auteur des *Fleurs de Tarbes* rend caduques presque tous les griefs que Benda élève contre les *Lettres modernes* dans *Belphégor*, *La France byzantine* et *La trahison des clercs* en démontant les rouages de ses raisonnements fallacieux; Benda se targue de « réfléchir par jeux de mots, et procéder par calembours⁴¹ ». Ciblé par de rudes attaques, taxé d'« [é]trange prestidigitateur, qui ne peut longtemps faire illusion⁴² » par son ancien collègue de la *NRF*, Benda publie, dans une revue communiste, un article fielleux où il énumère tous les traits byzantins dans l'œuvre de Paulhan⁴³. Sur un ton perfide, ce dernier répond à ce libelle dans ses *Cahiers de la Pléiade*⁴⁴, où il évoque une possible association entre *La France byzantine* et la Propagande hitlérienne, un sous-entendu qui ne fera qu'envenimer la plaie de Benda, épurateur intransigeant dans l'après-guerre⁴⁵.

39. Jean Paulhan, « Benda, le clerc malgré lui », dans *Œuvres complètes, t. III : Langage II : Le don des langues*, Paris, Le Cercle du livre précieux, 1967, p. 254. L'article a d'abord paru dans la revue *Critique*, n° 24, vol. IV, mai 1948, p. 387-407 et n° 25, vol. IV, juin 1948, p. 499-513.

40. *Ibid.*, p. 232.

41. *Ibid.*, p. 247.

42. *Ibid.*, p. 255.

43. Julien Benda, « Un fossoyeur de la France. Jean Paulhan », *Europe*, n° 32, septembre 1948, p. 21-29.

44. Jean Paulhan, « Une critique en pièces détachées », *Cahiers de la Pléiade*, n° 6, automne-hiver 1948.

45. Antoine Compagnon, « Paulhan contre Benda, ou deux antimodernes à qui mieux mieux », *Les antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes, op. cit.*, p. 353-360.

De la nostalgie au prophétisme littéraire

Au lendemain de la Libération, les mots de Julien Benda, « l'enterré vif », rendent compte du « désespoir causé par les circonstances politiques du dernier quart de siècle et auquel beaucoup n'échappent qu'en étouffant leur raison. » (*FB*, p. 96) Avec une nouvelle configuration des positions dues à la guerre, modifiée par les procès de l'épuration qui se multiplient à l'époque, plusieurs écrivains souhaitent donner une orientation spécifique à la littérature d'après-guerre. Si Benda, épurateur acharné, demeure nostalgique d'une conception élitiste et aristocratique de la pratique littéraire, tout en s'opposant à la tentation de produire un formalisme intégral, Sartre se situe résolument du côté de l'avenir.

En 1942, Benda fait paraître plusieurs articles dans l'organe de la résistance intellectuelle, *Les Lettres françaises*, dont « La Science et la Guerre⁴⁶ », qui font dorénavant de lui un compagnon du PCF. Vétéran des lettres, il adhère au Comité national des écrivains⁴⁷ en 1944 et publie *La France byzantine*, le 1^{er} août 1945. À deux mois d'intervalle, soit en octobre 1945, Sartre fonde les *Temps modernes* avec Simone de Beauvoir, Raymond Aron, Maurice Merleau-Ponty, Michel Leiris, Jean Paulhan et Albert Ollivier. Ne projetant pas seulement l'image d'un intellectuel total, Sartre incarne cette fonction grâce à une quadruple légitimité : professeur, critique, philosophe et créateur, il a déjà publié, entre autres, *La nausée* (1938), *Le mur* (1939) et un traité d'ontologie et de phénoménologie intitulé *L'être et le néant* (1943). Pour Anna Boschetti, ce cumul des titres, en la personne de Sartre, « fait la force et l'originalité de sa position en 1945⁴⁸ ». Au moment où se construit ce capital symbolique unique, « symbiose de toutes les dimensions de l'excellence intellectuelle⁴⁹ », d'où émane un prestige presque

46. Julien Benda, « La Science et la Guerre », *Les Lettres françaises*, 2^e année, n° 5, 1^{er} juillet 1942, p. 12-17.

47. Patrick Guay, *op. cit.*, p. 67.

48. Anna Boschetti, *Sartre et les Temps modernes. Une entreprise intellectuelle*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1985, p. 314-315.

49. *Ibid.*, p. 176.

sans précédent, Sartre proclame la fonction morale et politique de la littérature. Revendiquée explicitement, l'idée de responsabilité sociale de l'écrivain est mise de l'avant dans deux manifestes, parus presque simultanément à l'automne 1945, soit la « Présentation » des *Temps modernes* et la conférence sur l'humanisme existentialiste que Sartre, en marche vers le sommet de sa consécration, donne quelques jours après le lancement de la revue parisienne. Ces deux interventions dans l'espace public français dépasseront rapidement les frontières du pays, auréolées d'un impact largement sous-estimé en 1945. Pour Boschetti, le directeur des *Temps modernes* façonne alors un habitus qui bouleversera la définition des rôles de philosophe et d'écrivain pour les générations à venir⁵⁰. La popularité de l'existentialisme, devenu un événement collectif, voire une école de pensée, donnera au prophète de la liberté des armes pour défendre sa position.

Pendant l'année 1947, sur fond de menace de guerre froide, provoquant une bipolarisation du monde — climat politique propice à l'émergence d'une troisième possibilité — Sartre fait paraître, en plusieurs parties, *Qu'est-ce que la littérature?*, dans les *Temps modernes*, revue qu'il dirige à l'époque. Notre courte analyse de ce traité philosophique de l'engagement, qui figurera ensuite dans le volume *Situations II*, et des échos qu'il entretient avec la pensée de Benda s'articulera autour de trois axes : l'héritage controversée de l'avant-garde, le statut de la langue littéraire et la place de l'écrivain dans la cité. Soulignons d'emblée que ce qui rassemble Benda et Sartre, en dépit de leurs divergences persistantes, se trouve dans la critique acharnée de la littérature pure.

Rompre la transmission

Tant chez Benda que chez Sartre, le legs des avant-gardes de la première moitié du XX^e siècle — symbolisme, simultanésisme, dadaïsme, surréalisme — est problématique. Ils ont eu pour conséquence le repli de la littérature française sur elle-même, embourbée dans des questions

50. *Ibid.*, p. 174.

esthétiques obscures l'éloignant drastiquement du monde de la réalité. Au cœur de cet héritage controversé, on retrouve la dénonciation commune du « freudisme », associé aux épanchements poétiques des avant-gardes, quoiqu'elle y soit articulée d'une manière différente. Dans le chapitre « Situation de l'écrivain en 1947 », Sartre s'attaque aux « anéantissements » psychiques opérés par le surréalisme. S'il affirme que l'écriture automatique est une destruction de la subjectivité, il s'attarde davantage à dénoncer la méthode paranoïaque-critique de Dali, qui vise à la suppression de l'objectivité par le « discrédit total du monde de la réalité » (QL, p. 222-223). Aux yeux de Sartre, ces destructions imaginaires sont basées sur une interprétation erronée de la psychanalyse : « Il ne s'agit donc pas, comme on l'a dit trop souvent, de substituer leur subjectivité inconsciente à la conscience mais de montrer le sujet comme un leurre inconsistant au sein d'un univers objectif » (QL, p. 221).

L'appropriation de la doxa psychanalytique par le mouvement surréaliste, en plus de détourner les écrivains des réels enjeux, rend caducs les fondements mêmes de leur projet révolutionnaire. À ce sujet, Sartre rappelle les déclarations de Breton, en 1925, qui admettait cette contradiction profonde : « "La réalité immédiate de la révolution surréaliste n'est pas tellement de changer quoi que ce soit à l'ordre physique et apparent des choses que de créer un mouvement dans les esprits" » (QL, p. 225). Même s'il discrédite l'utilisation détournée de l'inconscient, Sartre reconnaît « qu'il [le mouvement surréaliste] contribue par un certain côté à la libération de l'homme; mais ce qu'il libère ce n'est ni le désir, ni la totalité humaine, c'est l'imagination pure » (QL, p. 368). Pour Sartre, la célébration d'un riche imaginaire donne au surréalisme le statut de « *seul* mouvement poétique de la première moitié du XX^e » (QL, p. 368).

Dans *La France byzantine*, les théories qui sont issues des analyses de Freud sont intrinsèquement liées non pas à l'imagination, mais au purisme littéraire. Pour Benda, la poésie d'avant-garde entretient un rapport intime avec les rêveries, et s'oppose, de façon manichéenne, au travail intellectuel. Le rêve, véritable source d'inspiration, « article

viscéral de leur esthétique » (FB, p. 21), caractérise la démarche des littérateurs, « n'admettant évidemment d'autre connaissance que la sensation » (FB, p. 23). L'antimoderne pointe le poète symboliste Rémy de Gourmont, qui fait du langage un pur effet, se détourne des mœurs de l'intelligence, en utilisant le rêve au détriment de « l'idée nette ». Benda se montre cohérent dans sa façon de dénoncer les lacunes de ses contemporains et conclut que « [p]ar son apologie de l'état de rêve, la littérature en question [toutes les avant-gardes jusqu'ici critiquées] poursuit un plaisir *poétique* beaucoup plus qu'un plaisir *esthétique*, le premier étant un plaisir *affectif*, le second surtout *intellectuel* » (FB, p. 26). Dans un passage de *Qu'est-ce que la littérature?*, Sartre retourne quelque peu les cartes, en affirmant que « le plaisir esthétique est reconnaissance d'une valeur, d'une fin "transcendante", "absolue" qui est le monde même, proposée par l'activité créatrice comme "tâche à la liberté humaine". » Ici, l'impératif esthétique, pour Sartre, se double d'un fondement humaniste qui attribue une fonction sociale essentielle à l'art, un ancrage dans la collectivité, que Benda refuse obstinément de donner à la littérature dans *La France byzantine*.

Prenant part aux débats sur l'utilité de la littérature d'après-guerre, Sartre dénonce les incohérences liées à l'engagement des surréalistes. Pour lui, la dimension politique de leur démarche artistique est aporétique; il conteste « la compatibilité entre novation littéraire et révolution prolétarienne⁵¹ ». Comment les poètes autour de Breton et Aragon, engagés dans les luttes révolutionnaires aux côtés du PCF, prétendent-ils transformer le monde « par la mise en doute du réel »? (QL, p. 227-228). L'auteur de *Qu'est-ce que la littérature?* récuse « l'esprit de négativité » (QL, p. 219) qui ressort de leur travail langagier; ils sont incapables d'ancrer leur poésie, faite de mots vides, d'onomatopées futuristes et de signes décadents, dans des revendications concrètes et temporelles, pour employer les expressions chères au clerc. Autrement dit, Sartre émet des réserves quant à l'engagement dans la collectivité d'un écrivain qui ne s'attache qu'à des considérations formalistes, ayant

51. Benoît Denis, *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000, p. 24.

pour ultime objectif la destruction violente de la réalité. Pour Benoit Denis, les écrivains qui gravitent autour de Breton, Aragon, Éluard et Soupault optent pour une revendication légitime d'indépendance, partagée de façon plus générale par les avant-gardes poétiques de la modernité.

[L]’écrivain, désormais, n’a pas de compte à rendre à personne et n’est soumis qu’à la juridiction esthétique de ses pairs; il est libre de choisir ses sujets et de leur imposer le traitement qu’il a décidé; plus globalement, il n’appartient qu’à lui de fixer le sens de son entreprise⁵².

Détournement opératoire contre le manque de contenu et la perte de puissance subversive, essoufflement d’une force de rupture ou dérive d’une chapelle littéraire, Sartre rend un verdict sévère : « On sait bien que l’art pur et l’art vide sont une même chose et que le purisme esthétique ne fut qu’une brillante manœuvre défensive des bourgeois du siècle dernier » (*QL*, p. 35). Au final, le directeur des *Temps modernes* doit trancher : les surréalistes — « ces jeunes bourgeois turbulents » (*QL*, p. 220) — ne sont rien de moins que les « parasites de la classe qu’ils insultent » (*QL*, p. 232) et « [l]eurs déclarations révolutionnaires demeurent purement théoriques » (*QL*, p. 225). Partant de ce paradoxe, le pacte entre le surréalisme et le PCF contre la bourgeoisie n’est qu’une fiction poétique. Aux dires de Sartre, il faut donc renverser les valeurs mises de l’avant par l’avant-garde moderne avant que tout ne bascule. Il faut éradiquer ces « éclatements locaux et imaginaires qui sont comme les trous d’évier par quoi l’univers tout entier va se vider. » (*QL*, p. 222). En somme, les deux écrivains français jugent sévèrement ce que les avant-gardes ont légué aux générations qui les ont suivies : une autonomie esthétique fortement teintée de « freudisme », qui a contribué au recul sans précédent de la littérature française.

De la défense de la démocratie

Reconstituer un espace social et participer à la reconstruction de la France et de l’Europe : il s’agit là de quelques-uns des buts de la littérature

52. *Ibid.*, p. 45.

d'après-guerre pour Jean-Paul Sartre. Pour atteindre ces objectifs, il ambitionne de repositionner la littérature au centre de la collectivité, afin qu'elle devienne une institution de délibération démocratique. Or le « cancer des mots » (*QL*, p. 341), conséquence de la propagande et du purisme littéraire, se répand encore chez trop d'écrivains. Cherchant les « causes de cette furie de mysticité qui caractérise aujourd'hui toute une littérature et plus généralement toute une société française », Benda pointe les fondements de l'irresponsabilité poétique : « la haine de la démocratie, l'embrasement de la mysticité se posant comme une revanche contre un régime qui se prétend à base de raison. » (*FB*, p. 96) Il ressort de ce raisonnement une méfiance à l'égard de la poésie, que l'auteur de *La France byzantine*, par un effet d'hyperbole, reporte à l'entièreté de la société française. En filigrane resurgit la critique de la littérature pure et, plus précisément, la dénonciation du dégoût entretenu par les avant-gardes envers les instances du pouvoir.

Tous deux condamnent l'art pur, l'usage poétique de la langue, comme une fin en soi. Pour Sartre, « le poète s'est retiré d'un seul coup du langage-instrument; il a choisi une fois pour toutes l'attitude poétique qui considère les mots comme des choses, et non comme des signes. » (*QL*, p. 18). Prenant le parti de la prose, le directeur des *Temps modernes* martèle que le langage est utilitaire par essence. L'agencement des mots, non comme des objets précieux que l'on assemble au gré de ses fantaisies, mais bien comme des signes, ayant une signification et un ancrage dans la réalité, donne à la prose une fin pratique dans l'espace social. Sartre énonce du coup les conditions de possibilité et la mission de la littérature d'après-guerre, celle que doit remplir sa génération, dont il brosse un portrait dans « Situation de l'écrivain en 1947 », le dernier chapitre de son essai : « Il n'est plus temps de décrire ni de narrer; nous ne pouvons pas non plus nous borner à expliquer [...] nous avons à révéler au lecteur, en chaque cas concret, sa puissance de faire, de défaire, bref d'agir » (*QL*, p. 349-350). Action dans l'histoire, la littérature de la *praxis* doit s'appuyer sur la mise en scène objective de personnages, entendus comme des « consciences », afin de réveiller les esprits engourdis. Il faut prendre position dans la littérature (*QL*, p. 334) et ainsi dévoiler les valeurs qui

sont impliquées dans les débats sociaux ou politiques. Autrement dit, Sartre appelle de ses vœux un redressement de la littérature conforme à celui de la nation, par l'utilisation d'une prose transitive qui trouverait des échos chez le lectorat, dans un ensemble de récits et textes qu'il définit comme « la littérature des grandes circonstances » (QL, p. 269).

Chez Sartre, l'écrivain est investi d'une mission spécifique qui consiste d'abord et avant tout dans l'action d'écrire; « à chaque page, à chaque ligne, c'est toujours l'homme tout entier qui est en question » (QL, p. 269). Dans sa conférence « L'existentialiste est un humanisme », Sartre, se faisant le gardien des valeurs démocratiques dans une perspective socialiste, abonde en ce sens :

Notre responsabilité est beaucoup plus grande que nous ne pourrions le supposer, car elle engage l'humanité entière [...]. Je suis responsable pour moi-même et pour tous, et je crée une certaine image de l'homme que je choisis; en me choisissant, je choisis l'homme⁵³.

Si Benda et Sartre s'accordent sur la prétention d'une littérature pure à vouer un culte exclusif à la forme, l'auteur de *Qu'est-ce que la littérature?* reprend à sa façon, en 1947, la thèse de *La trahison des clercs* en critiquant vivement la compromission de l'écrivain avec le pouvoir, qui asservit l'œuvre à une doctrine, tout comme l'adhésion à un parti qui enchaîne l'homme à une orthodoxie. Déchiré entre l'engagement idéaliste et la prise de position partisane, Benda continue de prôner l'image d'un écrivain indépendant d'esprit, juché tout en haut de sa tour d'ivoire, en refusant d'assujettir la littérature au politique. Tel que nous l'avons souligné précédemment, le clerc fut prêt à mettre son nom sur la liste de ceux qui ont trahi leur fonction, collaborant *ipso facto* lorsque les valeurs universelles furent attaquées, ce qui peut justifier ses sorties antifascistes et ses élans d'épurateur. Misant, quant à lui, sur la critique du marxisme et la légitimation de la littérature comme activité intrinsèquement révolutionnaire, Sartre a renouvelé en profondeur la littérature d'après-guerre jusqu'au milieu des années 50, où un certain

53. Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1946, p. 31-32.

reflux de la doctrine de l'engagement s'est fait sentir, faisant place à la montée en puissance du Nouveau Roman et de la pensée structuraliste.

Enfin, si « l'antimoderne est le revers, le creux du moderne, son repli indispensable, sa réserve, et sa ressource⁵⁴ », nous pouvons affirmer sans contredit que Benda fut une des cibles de prédilection, un ferment de discorde nécessaire au sein de l'univers complexe que sont les sphères littéraires et politiques françaises. Inexorable, Jean Paulhan a ciblé la contribution de l'auteur de *La trahison des clercs* à l'histoire des Lettres :

les ouvrages de Benda [ont] eu le pouvoir de provoquer chez le critique, à son insu, la même réflexion enrichissante et forte dont ils demeureraient eux-mêmes incapables, et qu'agissant par quelque voie secrète, leur influence fut plus intéressante que leur sens, leur opération plus digne de remarque que leur doctrine⁵⁵.

Pour reprendre l'hypothèse de Compagnon, on peut donc dire que, par contrecoup, Benda fut « un des principaux responsables des doctrines de l'engagement⁵⁶ », sa pensée devenant un levier puissant pour un noyau d'intellectuels en désaccord avec sa conception du clerc. Son opposition à la littérature « pure » et à l'engagement mondain témoigne d'un idéal politique forgé au moment de l'Affaire Dreyfus qu'il continua à mettre de l'avant au gré de ses prises de position. Rigueur, ton apodictique et assurance d'érudit ont fait au premier abord de *La France byzantine* un essai cognitif et rationaliste. Fondé sur des dyades antithétiques, telles que spirituel/charnel, principes abstraits/fins pratiques, fixité/mouvement, universel/individuel, qui amplifient un sentiment de contraste accentué par la valorisation ponctuelle d'un des deux termes, le discours de Benda s'avère empreint d'une masse de préjugés doxologiques. De plus, les détracteurs du soi-disant clerc ont rapidement vu dans ce texte les marques visibles d'un pamphlet qui accable une « littérature qui ne serait rien d'autre qu'une joaillerie linguistique »

54. Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 447.

55. Jean Paulhan, « Benda, le clerc malgré lui », *op. cit.*, p. 227.

56. Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 332.

(*FB*, p. 192). Or, pour Benda, la cause des phénomènes littéraires, politiques et artistiques qu'il rejette concorde avec l'apparition d'une « âme moderne » et, par un effet d'amalgame, il est capable d'affirmer que tous les écrivains décriés dans *La France byzantine* répondent de la même imposture : repousser les principes de l'intellectualité au nom d'une littérature autotélique relevant de ses lois propres, une spécificité des avant-gardes que Jean-Paul Sartre a aussi dénoncée au lendemain de la Libération.

Faisant coïncider vérité et virilité au nom de la dénonciation de l'imposture, Benda n'a cessé de « comparer le littérateur au sexe femelle, avec ses coquetteries, ses manœuvres pour capter l'attention, ses vanités, ses jalousies » (*FB*, p. 180). Il n'en demeure pas moins que Benda eut l'audace de placer au centre de ses essais polémiques l'ambiguïté de statut dont souffre l'écrivain, se donnant du coup un mandat paradoxal en raison des contradictions concrètes d'une telle prise de parole dans l'espace social. En somme, que ce soit sous la forme d'un pamphlet au vitriol ou d'un essai qui participe du débat sur la responsabilité morale de l'écrivain, la perpétuation de ces genres, sous une forme politique assumée ou déniée, atteste le besoin qu'ont eu les clercs, les lettrés et les intellectuels de détenir un pouvoir symbolique et de réaffirmer leur place dans la société.